

« Le mystère du culte »
de Dom Casel

Odon CASEL : *Le Mystère du culte, richesse du Mystère du Christ*, coll. « Lex Orandi », n° 38, Ed. du Cerf, Paris, 1964.

Cette réédition du maître livre de Dom Casel, enrichie par une série de textes de ses dernières années, très heureusement choisis, annotés et groupés par son disciple Dom Neunheuser, est la bienvenue et il faut lui souhaiter une large diffusion. J'avais écrit naguère : « Les cérémonies des trois derniers jours de la semaine sainte sont agonisantes et il faudrait un miracle pour leur rendre la vie. » Quand survint le changement des rubriques à ce sujet, un de mes amis s'écria : « Le miracle s'est produit ! » Hélas ! on n'a jamais vu un simple changement de rubriques produire un miracle. Après un mouvement de curiosité, en la plupart des endroits, la liturgie du Triduum pascal, et surtout de la nuit pascale, a vu les effectifs de ses participants fondre à vue d'œil. Déjà se multiplient les demandes pour qu'on ramène au matin cette « nuit » que le clergé doit célébrer à une heure jugée impossible, dans des églises aux trois quarts vides. D'où vient cela ? Avant tout, de ce que le clergé lui-même, à plus forte raison les fidèles, n'a guère récupéré le sens du mystère du culte, qui est avant tout le mystère pascal. Là où, au contraire, on l'a recouvré, non seulement ces rites sont redevenus vivants, mais la seule plainte qu'on entende formuler est qu'ils aient été si allégés (en particulier la vigile, qui n'est plus qu'une ombre de vigile). Et, il faut le dire, ceux qui ont retrouvé ce sens, le doivent avant tout, directement ou non, à ce grand moine, à ce profond penseur religieux que fut Dom Casel.

On me permettra de donner ici mon témoignage. Sans le moins du monde m'illusionner sur la petite part que j'ai pu avoir dans le renouveau liturgique par mes écrits, je puis bien dire qu'il ne s'y trouve pas grand-chose que je ne doive soit à Dom Lambert Beauduin, soit à Dom Odon Casel (encore ces deux héritages, sur bien des points, se recourent-ils).

L'essentiel, évidemment, dans l'œuvre de Dom Casel, est la manière dont il a su retrouver chez les Pères de l'Église et dans les anciens textes liturgiques cette notion de notre participation au mystère de la mort et de la résurrection du Christ par la liturgie, et en refaire pour nous non une simple notion, mais une réalité débordante de vie.

Certains des textes plus ou moins intimes publiés aujourd'hui grâce

à Dom Neunheuser sont à cet égard des témoignages magnifiques. Je ne citerai que celui-ci, qui me paraît typique (pp. 247-248) : « Il n'y a qu'un seul Christ et c'est notre *Kyrios* qui trône maintenant à la droite du Père. Car ce même *Kyrios* s'est autrefois fait esclave par amour pour nous et il a accepté la mort de la croix. Par cette Passion qu'il a subie, il est parvenu à la Résurrection et à la glorification éternelle, et désormais il n'est plus esclave, mais *Kyrios* (cf. Ph. 2, 11). Nous devons à notre tour suivre cette route du Christ qui, par la Passion, mène à la Résurrection. C'est pour cela que le mystère est institué. Le Christ doit donc nous apparaître d'abord dans le mystère comme celui qui a été mis à mort et qui a été immolé, et l'admirable mystère consiste précisément en ceci, comme le dit saint Grégoire le Grand, que le Seigneur, qui pourtant, est glorifié et ne meurt plus, *in suo mysterio pro nobis iterum patitur...* »

Il ne faut pas hésiter à dire que le cœur de la doctrine sur la liturgie développée par la Constitution conciliaire est également le cœur de l'enseignement de Dom Casel. La citation constante, par la Constitution, des textes patristiques, liturgiques ou de conciles antérieurs sur lesquels Casel avait bâti sa synthèse, et leur interprétation par le Concile dans son propre sens, attestent la filiation d'une manière qui frappera tous les historiens futurs.

Est-ce à dire que tout soit de la même venue dans l'œuvre du grand moine de Maria-Laach ? Il serait vain de le soutenir, et les nouveaux textes publiés pour éclairer pleinement son texte de base nous font une fois de plus mesurer l'importance des distinctions à faire.

Dom Casel avait conçu sa vision de l'âme du christianisme antique dans un cadre fourni par l'histoire des religions comparées, alors en pleine élaboration, avec les grandes synthèses de W. Bousset et de R. Reitzenstein. Et, certes, tout n'y est point frappé de caducité ! L'idée première d'une structure fondamentale commune de l'âme humaine, apparaissant derrière les rites et les mythes les plus divers, et plus précisément d'une participation de l'homme à la vie divine à travers le symbole mythico-rituel, semble une acquisition définitive. Ne l'est guère moins la vision de la sacralité fondamentale de la vie, dans sa fécondité comme dans sa mort et ses renaissances. Mais l'assimilation du « mystère » chrétien à un modèle préformé dans les « mystères » du paganisme hellénistique n'apparaît pas acceptable dans les termes où Casel, à la suite des auteurs que je viens de citer, l'a conçue. Il faut bien dire qu'il y a là l'effet d'un mirage : on commence par projeter les idées et les faits typiquement chrétiens sur les données de ces religions, puis on s'enchant de les y retrouver. Mais tout cela n'est possible qu'au mépris de règles élémentaires d'une critique philologique et historique rigoureuse. Dom Casel, quand il croit faire la sémantique d'un mot comme *mysterium*, ne paraît jamais se douter de la règle première de toute sémantique : qu'on ne peut interpréter des textes apparemment semblables en soustrayant leurs expressions-clefs aux associations lexicographiques différentes qui sont les leurs dans des contextes différents. *Mysterium*, dans les « religions à mystères » du paganisme hellénistique, désigne directement un rite ésotérique. *Mysterium*, dans le Nouveau Testament, désigne le grand secret de la Sagesse de Dieu, du plan divin sur l'histoire des hommes,

qui ne peut être révélé que par sa Parole, et qui l'est en fait dans sa Parole définitive : le Christ, et le Christ crucifié. C'est seulement par un transfert postérieur que *mysterium* en viendra, dans le christianisme, à désigner aussi le rite où le Christ se communiquera effectivement. Négliger, minimiser l'importance de ces faits ne peut aboutir qu'aux pires confusions.

En fait, Casel avait pourtant fort bien perçu la distinction radicale entre ces « religions à mystères » et le mystère chrétien : d'un côté, rien d'autre qu'une religion des puissances cosmiques, sous-jacentes à la vie naturelle; de l'autre, l'invasion de ce monde, et spécialement de l'histoire humaine, par la grâce du Dieu supra-cosmique. Mais ce qui l'a empêché d'en tirer toutes les conséquences, avec une méthode trop peu critique, c'est une méconnaissance radicale du judaïsme contemporain du Nouveau Testament, laquelle aboutit fatalement à méconnaître l'importance de l'Ancien Testament lui-même pour nous acheminer vers la « nouveauté » chrétienne. D'où l'illusion de trouver des préparations ultimes à l'Évangile plutôt dans le monde païen que dans le monde juif. Notre connaissance renouvelée de l'un comme de l'autre ne nous permet plus d'entretenir cette illusion, en même temps qu'elle la rend inutile.

Le plus extraordinaire, pourtant, est que Casel, dans sa curiosité féconde, avait été un des premiers aussi à mettre le doigt sur les textes liturgiques de la Synagogue qui sont les ancêtres indiscutables des textes chrétiens, et spécialement des textes eucharistiques. Mais, partageant en cela simplement la cécité de quelques-uns des plus grands historiens de sa génération, il ne lui paraissait pas possible que les virtualités de ces textes juifs eux-mêmes aient pu être développées dans la foi de l'Église autrement que sous des influences grecques ou hellénistiques. Tant il est vrai que le schéma hégélien appliqué aux origines chrétiennes a produit au XIX^e siècle les pseudo-solutions, avec les pseudo-problèmes, auxquelles le XX^e aura le plus de peine à échapper!

LOUIS BOUYER,
de l'Oratoire.